

# JENNY COLGAN

## Minuit à la charmante librairie



---

JENNY COLGAN

---

# MINUIT À LA CHARMANTE LIBRAIRIE

Carmen a le moral dans les chaussettes. Pour éviter la faillite, la magnifique librairie où elle travaille est devenue le lieu de tournage d'un film de Noël complètement ringard et l'amour de sa vie vient de s'envoler à des milliers de kilomètres pour aller étudier un arbre dans la forêt amazonienne. L'esprit de Noël n'est décidément pas au rendez-vous... Mais lorsque le vieux propriétaire de la librairie avoue qu'il pense s'associer à un homme d'affaires un peu louche pour réaliser son rêve de voyage en Antarctique, la jeune femme met tout en œuvre pour sauver la librairie. Avec l'aide des commerçants du quartier et de sa famille, Carmen pourrait bien réaliser son plus grand tour de magie !

Jenny Colgan nous offre une nouvelle comédie pleine de charme et de douceur et nous plonge dans une ambiance de Noël magique au cœur des rues pittoresques d'Édimbourg.

« CHALEUREUX, ATMOSPHÉRIQUE  
ET CHARMANT... UN PUR BONHEUR ! »

Sophie Kinsella

« LA LECTURE INCONTOURNABLE  
DES FÊTES DE FIN D'ANNÉE. »

*The Sun*

Traduit de l'anglais par Laure Motet

19,90 €

ISBN : 978-2-38529-183-9 Prix TTC France



9 782385 291839

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Caroline Gioux

Images : © Pixuliana / Shutterstock



  
CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

MINUIT  
À LA CHARMANTE  
LIBRAIRIE

**De la même autrice aux éditions Charleston :**

*Au-delà des nuages, 2024*

Titre original : *Midnight at the Christmas Bookshop*

Copyright © Calibris Ltd, 2023

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Laure Motet

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-183-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Jenny Colgan

MINUIT  
À LA CHARMANTE  
LIBRAIRIE

Roman

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Laure Motet*

  
CHARLESTON



*Pour mon très cher Mads*





## PROLOGUE

La neige tombait doucement sur Édimbourg. Elle s'amassait sur les fenêtres à meneaux traditionnelles des petites boutiques de Victoria Street, se déposait délicatement sur les pavés, recouvrait le monde de coton.

Derrière la vitrine, la pièce était chaude, confortable : des bougies étaient allumées, et une belle flambée brûlait dans l'âtre pour repousser les doigts glacés de l'hiver. La lueur des bougies dansait sur les rayonnages décorés qui accueillaienent une cacophonie de livres. Les étagères débordaient. Les ouvrages s'y empilaient sur deux rangées, promesses d'évasion, de mystère et d'aventure : cartes aux trésors, contes d'antan, histoires de morses et de charpentiers ; récits de bravoure, de pirates et d'univers givrés ; de mondes existant au-dessus des toits. Tout le nécessaire pour se pelotonner devant le feu et se laisser emporter, aussi bien qu'un loir en hiver, emmitouflé dans une couverture...

— COUPEZ !

Carmen Hogan se tenait devant la librairie McCredie, l'air renfrogné. Le soleil tapait, et la machine à neige faisait un boucan d'enfer.

— C'est vraiment grotesque, dit-elle à Idra.

Son amie, difficile à impressionner, était venue voir si elle pouvait rencontrer une star de cinéma qui aurait décidé de jouer dans une petite production locale uniquement disponible sur les plateformes de téléchargement.

— Si je mettais autant de décorations de Noël dans la boutique, les clients ne pourraient plus accéder aux livres. Et ce ne sont même pas de vrais livres ! Ce sont de faux livres débiles et poussiéreux. Qu'est-ce qu'ils font à ma librairie ?

— Ils te donnent de l'argent, voilà ce qu'ils font.

Carmen pouffa.

— Pas tant que ça ! Et puis je perds de l'argent en ne vendant pas leurs romans policiers à mes habitués.

— Mais tu le récupéreras à Noël, quand tu seras *cette* librairie dans *ce* film.

— Ah oui, répondit-elle en retrouvant le sourire. Je n'y avais pas pensé.

D'autres commerçants de la rue (Bronagh, de la boutique ésotérique, et Bobby, de la quincaillerie) étaient eux aussi sortis pour assister au spectacle.

— Pourquoi est-ce qu'ils n'ont pas choisi ma quincaillerie ? se lamenta Bobby. Ça m'aurait bien aidé.

— Ben, être libraire, c'est plutôt cool, sexy et romantique, lui expliqua Carmen avec ménagement, parce qu'elle l'aimait beaucoup. Alors qu'un mec qui vend des balais, c'est... tu sais, juste un mec qui vend des balais, quoi.

— Être libraire, c'est cool, sexy et romantique, à condition d'accepter de crever de faim et de vivre dans le sous-sol de sa sœur, ironisa Idra.

Carmen ne lui prêta pas attention. Bobby paraissait un peu triste.

— Eh bien, moi, j'ai une boutique de *magie*, renchérit Bronagh. Ce n'est pas super sexy, peut-être ?

Et elle agita sa longue chevelure rousse dans son dos. Bronagh était vraiment très sexy, même si elle faisait un peu peur.

Carmen avait des cheveux bruns et soyeux, un visage rond et doux, et des sourcils qui lui donnaient un air énervé. Avec Idra, elles avaient passé beaucoup de temps à triturer ces sourcils au fil des ans, mais aucune de leurs expérimentations ne s'était révélée concluante, et certaines (coller des poils supplémentaires, par exemple) faisaient frémir Carmen rien que d'y penser.

— Tu aurais peut-être dû ouvrir une école de sorciers, remarqua-t-elle avec regret.

La machine à neige faisait de son mieux, mais le temps était splendide en Écosse cet été-là. Même si Carmen n'était pas certaine que cette vague de chaleur inattendue soit bien accueillie par les touristes qui arpentaient Victoria Street : parés de la tenue estivale prescrite pour visiter Édimbourg (pantalons, polaire et imperméable), ils devaient se délester peu à peu de leurs vêtements et en porter toujours plus dans leurs bras. Tous les enfants enlevaient leur bonnet et leurs gants de laine, sauf les figurants du film, bien sûr, qui attendaient, anormalement calmes, habillés comme des gamins de l'ère victorienne. Carmen, peu charitable, regretta de ne pas avoir appelé Pippa, sa nièce de onze ans : la fillette était très douée pour rester sagement assise, l'air un rien terrifiant, tel un petit fantôme au regard sévère.

Mais ce n'était pas la faute de Pippa, se souvint-elle, si, à l'âge de trente ans, elle vivait toujours dans le sous-sol de sa sœur et devait s'accommoder des canards en

plastique dans la baignoire, compte tenu du nombre d'enfants (quatre) qui vivaient dans cette maison.

La crise du logement restait purement théorique, jusqu'à ce qu'elle vous touche, songea-t-elle sombrement. La vie à Édimbourg n'était pas seulement chère, elle était ridiculement chère, astronomiquement chère. Autant essayer de déménager à Buckingham Palace. Heureusement, sa présence ne semblait pas *trop* déranger Sofia, sa sœur, actuellement en congé maternité.

— O.K., lança le metteur en scène, un homme minuscule avec un long catogan et de petites lunettes rondes, habillé tout en noir, comme s'il s'était fourni dans un magasin nommé « Au bonheur des réalisateurs ».

Carmen se demanda s'il dépensait beaucoup d'argent chez le barbier.

Les badauds furent aussitôt repoussés derrière les barrières qui fermaient Victoria Street : les instagrameurs venus photographier la jolie rue courbe aux magnifiques devantures colorées, qui ressemblait à s'y méprendre au chemin de Traverse d'Harry Potter, s'agacèrent, mais pour ceux qui rêvaient simplement d'apercevoir la star de cinéma sur le retour qui tenait le rôle principal, l'excitation monta d'un cran.

Lind Stephens, la star sur le retour en question, fit son entrée sur le plateau. Il portait un pantalon en tartan et un pull-over immense qui paraissaient hors de prix. Idra gonfla la poitrine, juste au cas où.

— *Ça tourne !*

Carmen sourit malgré elle. Elle ne put s'en empêcher, c'était si excitant. À Noël, le film serait disponible en streaming, et on verrait sa librairie ! Enfin, celle de M. McCredie, pour être exact. Mais la jeune femme était convaincue que l'équipe ne l'aurait pas choisie pour le tournage sans tous ses efforts. C'est elle qui l'avait rendue charmante.

La petite boutique se nichait au pied du château, dans l'un des plus jolis quartiers de cette cité d'une extraordinaire beauté. Au cœur d'Old Town, Victoria Street, dans le prolongement de West Bow, dessinait une courbe sur deux niveaux et remontait de Grassmarket, une immense place où s'étaient toujours tenus des marchés, mais sur laquelle on trouvait aussi désormais des cafés, des bars et des groupes de fêtards. Le château se dressait au-dessus, imposant, menaçant, incongru, comme surpris de son statut d'ancienne forteresse médiévale perchée sur un rocher d'origine volcanique au beau milieu d'une ville moderne.

Le soir, quand Carmen fermait le magasin, elle contemplait toujours ses rangées de petites fenêtres. Elle savait qu'aujourd'hui encore, il accueillait une garnison, des soldats en service actif : ils ne jouaient souvent plus qu'un rôle cérémoniel, mais ils n'en restaient pas moins des soldats. Elle aimait les imaginer, foulant les pavés que leurs pairs foulaient depuis le XII<sup>e</sup> siècle ; un bataillon, un refuge sous le pont-levis du château. Sans oublier qu'ils étaient terriblement sexys avec leurs calots à carreaux et leurs kilts évasés, surtout quand on les croisait en plein défilé. Ils venaient parfois acheter des thrillers de la série Jack Reacher ou demander des conseils pour offrir un cadeau à leur femme ou leur petite amie, qu'ils avaient laissée loin d'ici.

Les immeubles de West Bow et de Victoria Street reliaient le Grassmarket au Royal Mile<sup>1</sup> et étaient sur-

---

1. Artère principale de la vieille ville d'Édimbourg. Longue d'un mile (1,609 km) elle relie le château au Palais de Holyrood et est composée de six rues en enfilade : Castle Esplanade, Castlehill, Lawnmarket, High Street, Canongate et Abbey Strand. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

plombés d'une sorte de terrasse. Il n'était donc pas toujours simple de déterminer à quel niveau on se situait, mais la ville d'Édimbourg était construite ainsi, comme sortie de l'imagination d'Escher.

Les petits commerces qui bordaient la rue étaient peints de différentes couleurs, ce qui ajoutait à son charme. Outre les boutiques de Bronagh et de Bobby, on y trouvait un magasin de vêtements à la gloire du tweed, tenu par un homme très distingué portant l'auguste prénom de Crawford. Et, bien sûr, la librairie McCredie. Quand Carmen était arrivée, l'hiver précédent, après la fermeture du grand magasin où elle travaillait, la librairie tombait en ruine. Elle avait accepté cet emploi avec une certaine réticence, mais elle s'était accrochée et avait réussi à sauver la mise, même si la situation restait précaire.

Ce tournage représentait une manne financière : la société de production louait la librairie comme décor. Ça n'épongerait pas toutes leurs dettes, mais ça leur donnerait un petit coup de pouce. Même si ce film présentait l'Écosse sous un jour que Carmen détestait.

L'acteur au visage anguleux poussa la porte de la boutique, dont la cloche tinta. Sauf que quelqu'un avait décrété que leur cloche ne convenait pas – un assistant se cachait donc derrière le panneau pour en agiter une autre. Le cinéma était un univers très étrange, décréta Carmen.

— Bonjour, dit-il.

— Bien le bonjour. Comment allez-vous ? répondit Genevieve Burr, une actrice sublime vêtue d'un kilt et d'un béret en tartan, avec une masse de cheveux brillants qui ne pouvaient pas tous être naturels.

Carmen était atterrée. Ils se rendaient compte que cette femme parlait avec un faux accent irlandais, non ?

— Et bienvenue dans notre pays empreint de magie et de mysticisme, reprit Lind. Je cherche les poèmes de Robert Burns... La première édition, naturellement !

— Bien sûr ! Mais je crois qu'elle est toujours tachée de boue<sup>1</sup>.

Carmen se félicita d'avoir dit à M. McCredie de ne pas descendre pour entendre des âneries pareilles.

— Désirez-vous un petit verre de whisky en attendant ? demanda l'actrice en montrant une bouteille à l'évidence remplie d'un thé peu infusé.

— Oh voui, pour sûr, pour sûr.

Idra et Carmen échangèrent un regard en grimaçant, puis Carmen s'éloigna pour téléphoner à Sofia, qui était en vacances.

— Tu aurais dû venir avec nous !

— Ben non, l'équipe de tournage est là.

— Ah oui. Comment ça se passe ?

— La libraire vient juste de demander au *laird* s'il voulait aller voir le monstre du loch Ness avec elle. C'est juste à côté, apparemment. On peut y aller à pied.

— Oh, super, un documentaire ! Je crois que je préférerais les films où tous les habitants d'Édimbourg mouraient d'overdose.

— Et puis je déteste Centerlands.

— Quoi ? Comment on peut détester Centerlands ?

---

1. Allusion au poème « À une souris », dans lequel un laboureur détruit accidentellement le nid d'une souris en passant la charrue dans son champ. Un vers de ce poème (« Les plans les mieux conçus des souris et des hommes souvent ne se réalisent pas ») a inspiré le titre du roman de John Steinbeck.

Sofia ferma doucement la porte du pied, pour que Carmen n'entende pas Federico se disputer avec Phoebe, leur fille de huit ans, qui ne voulait plus aller à ses cours de tennis. Phoebe trouvait ça méchant et stupide, parce que Pippa, de trois ans son aînée, la battait tout le temps ; et sa grande sœur n'arrangeait rien, en disant qu'elle agissait ainsi pour qu'elle s'améliore, comme l'avait fait le frère d'Andy Murray, et que c'était donc gentil de sa part, en réalité. Eric, lui, d'ordinaire le plus enjoué des bébés, constamment entouré d'attention, s'agitait, refusant de monter dans son siège vélo.

— C'est que du bla-bla, du genre : on est une jolie petite famille, on part en randonnée à vélo et on observe les arbres, on n'est pas géniaux ?

— Et... ? répondit lentement Sofia. Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ?

— Tout ! Comment vous y êtes allés ?

— En voiture.

— Dans votre énorme voiture ! Comme tous les autres ! Et après, vous dites : Oh, regardez-nous, on se balade dans les bois à vélo, comme c'est agréable. Mais c'est juste pour nous, parce qu'on a payé un million de livres. C'est pas pour les pauvres, qui doivent rester sur les routes ultra polluées, eux.

— On n'a pas payé un *million* de livres ! protesta Sofia, même si, pour être honnête, partir à six en vacances l'été coûtait plus ou moins cette somme.

— Beurk, je suis sûre que c'est truffé de familles snobinardes comme la tienne.

— C'est pas vrai !

— Tu as rencontré combien de gosses prénommés Hugo ? Au moins quatre-vingt-dix, non ?

— Carmen, à quoi tu joues, là ?



Carmen fut incapable de répondre. Dès que les décorations de Noël avaient été installées (même fausses, au beau milieu de l'été) et qu'elle avait vu de la neige et des écharpes partout autour d'elle, ses souvenirs du Noël précédent étaient revenus la hanter.



# PREMIÈRE PARTIE



# CHAPITRE I

*Janvier*

**C**ARMEN AVAIT COMMENCÉ PAR ACCUSER quelqu'un d'autre. Ce n'était pas vraiment la faute de Spoons, pourtant. Enfin, un peu quand même, songerait-elle plus tard, au cours des longs, des très longs mois où cette situation la rendrait malheureuse comme les pierres.

Oke, prononcé Okay, était pour la première fois passé à la librairie peu avant Noël, habillé bien trop légèrement pour la saison. C'était un doctorant aux revenus modestes et aux immenses yeux verts : un dendrologue, ou spécialiste des arbres, qui n'était pas sans rappeler un arbre lui-même. Originaire du Brésil, il était quaker (il ne célébrait donc pas Noël), et Carmen était tombée éperdument amoureuse de lui. Elle n'avait jamais rencontré quelqu'un comme lui avant. Ils étaient un mystère l'un pour l'autre. Oke aurait dû repartir au Brésil,

mais il avait décidé de rester, pour elle, ce qui l'avait rendue folle de joie.

Puis les ennuis avaient commencé.

\*\*

L'université avait été si ravie qu'Oke décide de rester qu'ils lui avaient rendu sa chambre à Mylnes Court. La résidence était un magnifique bâtiment de six étages, perché au sommet de The Mound, qui offrait une splendide vue panoramique sur toute la ville. L'édifice avait été érigé en 1690 : il paraissait monumental aujourd'hui, et Carmen peinait à imaginer ce que devaient ressentir les gens à l'époque, quand nombre d'entre eux vivaient dans de petites maisons à colombages qu'ils partageaient avec leurs bêtes, pour les plus chanceux. Ils devaient avoir l'impression d'être à New York.

Elle en avait été toute excitée : elle avait tant de fois traversé cette cour (l'un des nombreux escaliers en pierre de la ville passait au beau milieu) en longeant New College. De façon assez pitoyable, elle avait souvent emprunté ce chemin pentu pour se rendre au travail le matin, rêvant d'Oke, espérant tomber sur lui dans l'escalier. Surtout les matins où elle s'était lavé les cheveux et maquillée – du moins autant qu'elle le pouvait jusqu'à ce que Phoebe la rejoigne devant son lavabo et entreprenne elle aussi de se peinturlurer le visage, suite à quoi Sofia piquait une crise et essayait de la débarbouiller.

Et, maintenant, ils pénétraient enfin à l'intérieur ! Oke serra sa main gantée et sortit une clé surdimensionnée, puis ils montèrent les marches jusqu'à la porte d'entrée cloutée, avant d'emprunter un couloir

qui bordait le vieux presbytère, avec ses grands bancs de bois. Carmen, qui n'était jamais allée à l'université, trouva cela follement romantique.

Ils se rendirent au deuxième étage. La chambre 205 était juste en face des escaliers. Carmen en déduisit qu'elle devait dominer tout Édimbourg. La chance.

— Avant d'entrer, Oke frappa doucement à la porte.

— Pour mon colocataire, expliqua-t-il.

Carmen hocha la tête avec enthousiasme, s'attendant à ce que son colocataire l'adore et s'éclipse régulièrement, bien sûr.

La porte s'ouvrit d'un coup.

— *Okes* ! lança une voix enjouée, puis un jeune homme petit, gros et barbu (l'exact opposé d'Oke, en réalité), étreignit la taille étroite de son copain. Tu m'avais dit que tu partais pour de bon, mec ! Bon sang, j'ai cru qu'ils allaient me refiler un botaniste ou un truc du genre comme coloc'.

— Mais je suis un genre de botaniste ! De toute façon, tu détestes tout le monde.

Spoons haussa les épaules.

— Ben, je l'aurais détesté, moi aussi, dit Carmen. Salut ! Moi c'est Carmen.

Spoons lui lança un regard avant de dévisager Oke, qui le rassura.

— Elle est cool.

— Quoi ? Vous avez une règle qui interdit les filles ?

— Ce n'est pas vraiment une *règle*, expliqua Spoons. C'est plus... un accord entre nous.

Carmen jeta un coup d'œil à l'intérieur. La chambre était carrée et très chaude, avec une drôle d'odeur qui ne ressemblait pas du tout à celle d'Oke. Des livres et des papiers jonchaient le sol.

Oke, qui était maniaque, fronça les sourcils.

— *Spoons*.

— Ouais, désolé. Je vais ranger ça. Chacun a son espace. Normalement.

Oke rentra sa petite valise, qui semblait contenir tout ce qu'il possédait.

— Tu as des spécimens vivants ? demanda-t-il à son ami.

— Euh... non. Certainement pas.

Il n'aurait pu avoir l'air plus coupable.

— *Spoons* ! On a déjà eu cette conversation ! Cette pauvre créature pourrait être n'importe où !

— Je sais.

— Bouleversée et effrayée !

— Je sais.

— À Noël !

— Je ne crois pas qu'elle sache que c'est Noël.

— C'est qui, ce « elle », s'il vous plaît ? interrogea Carmen.

Les deux copains échangèrent un regard.

— Je suis erpétologiste. Spécialiste des reptiles, précisa Spoons en voyant le visage perplexe de Carmen, qui prit aussitôt une expression horrifiée.

\*\*

Spoons ne s'absentait presque jamais, et Carmen n'avait pas particulièrement envie de retourner dans leur chambre, question d'intimité, bien sûr. Et, évidemment, Oke ne pouvait pas passer la nuit chez elle : déjà, Sofia était à la maison vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, et puis elle ne pouvait se résoudre à le faire entrer en douce avec les enfants dans les parages. Ils ne pouvaient pas non plus se payer une chambre d'hôtel, surtout pas à Édimbourg, il était hors



de question qu'ils aillent à la librairie, et il faisait moins deux dehors.

Mais il n'y avait pas que ça. La situation ne semblait pas du tout déranger Oke. Mais alors pas du tout.

En ce mois de janvier glacial, d'ordinaire le mois le plus sombre et lugubre de l'année, ils passèrent des heures à arpenter la ville, bras dessus bras dessous, un chocolat chaud dans les mains : ils apprirent à se connaître en riant, jamais à court de sujets de conversation. Ils découvrirent peu à peu le monde de l'autre, si étrange et inconnu.

Ce fut une période merveilleuse. À une exception près. Oke ne semblait pas du tout pressé de faire l'amour avec elle. Et ça la rendait complètement folle.

\*\*

Oke y avait longuement réfléchi. Il n'avait jamais rencontré quelqu'un comme Carmen jusque-là. Il était sorti avec des filles, bien sûr, mais cette fois, c'était différent. Et ça compliquait tout. Elle était écossaise, elle n'était pas quaker et elle ne parlait pas un mot de portugais : cette simple idée rendrait sa mère complètement dingue (en cela, Oke n'était ni le premier ni le dernier à sous-estimer l'ouverture d'esprit d'une mère).

Et puis il n'avait rien à lui offrir : il était toujours étudiant, même s'il donnait quelques cours à côté. Ses précédentes relations avaient souvent été passionnelles (grand et beau, d'une nature douce, il était très attirant pour un certain type de femmes lassées des aventures sans lendemain), mais elles avaient toutes été éphémères, superficielles, puisqu'il les envisageait rarement à long terme – pour un universitaire, le long terme (un poste de titulaire) peut paraître totalement inaccessible.

Mais Carmen était différente. Il ne savait pas trop comment le lui dire, mais elle méritait... La façon dont ses sentiments évoluaient le dépassait un peu. Il ne s'était pas du tout attendu à craquer pour une fille comme elle – aussi bien en matière de personnalité que de culture. Tout était à l'opposé de ce qu'il avait imaginé. Le moment, l'endroit : rien ne collait.

Mais il savait une chose : il devait la traiter avec le plus grand respect, comme une reine. Elle voudrait attendre, il en était certain. Il lui prouverait qu'il la respectait ; il lui montrerait que c'était sérieux, une relation qu'ils construisaient ensemble, pierre après pierre, jour après jour. Il lui montrerait à quel point il tenait à elle.

\*\*

— Il trouve que je suis une grosse vache repoussante !  
lança Carmen avec un soupir.

Idra l'écoutait patiemment.

Maintenant que les grands déjeuners de Noël étaient passés au restaurant qu'elle gérait, elle avait plus de temps pour elle, même si elle envisageait de dire le contraire à sa copine si elle n'arrêtait pas de râler contre son sublime petit ami. Mais Carmen se montrait toujours bienveillante quand elle lui racontait ses propres déboires amoureux – principalement avec des avocats qui fréquentaient son établissement dans le but de la draguer, grossissaient à vue d'œil à force de manger les bons petits plats qu'elle servait, puis disparaissaient pour rejoindre un club de cyclisme ou faire de la nage en eau froide. N'empêche, ça l'agaçait que Carmen se plaigne d'Oke : ce garçon était un vrai canon, grand, et intelligent en prime. Elle aurait tout aussi bien pu se plaindre d'avoir des cils trop longs ou des seins trop fermes.

— Ouais, c'est pour ça qu'il n'est pas rentré au Brésil... parce qu'il te trouve trop repoussante, répliqua-t-elle.

— Mais alors je ne comprends pas. Je veux juste lui grimper dessus, comme on grimpe à un arbre. C'est trop demander ? J'ai l'impression d'avoir un cadeau de Noël que je n'ai pas le droit de déballer.

— Tu ne m'as pas dit qu'il était religieux ?

— Il est *né* dans une religion, nuance. Comme moi. Et comme toi. C'est pas la même chose.

— Toutes les religions ne se ressemblent pas, répondit Idra avec un haussement d'épaules.

— Non, je veux dire qu'il n'est pas pratiquant. Enfin, il ne fréquente pas la salle de réunion des quakers.

Elle réfléchit.

— O.K., peut-être qu'il y va de temps en temps... pour donner un coup de main au programme d'aide aux sans-abri.

Idra leva les yeux au ciel.

— C'est vraiment une ordure.

— Mais il n'est pas *super* religieux.

— Est-ce qu'il ment ?

— Non, répondit tristement Carmen.

— Et qu'est-ce qu'il dit alors, quand tu lui demandes pourquoi il n'a pas envie de te culbuter ?

— Me *culbuter* ? On est en 1996, ou quoi ?

Idra leva à nouveau les yeux au ciel.

— Ouais, la sémantique, c'est bien le problème ici.

— Eh ben, je ne lui ai pas demandé.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'a pas le droit de mentir ! Il est quaker ! expliqua Carmen, pendant qu'elles se frayaient un chemin dans la neige fondue. Et s'il me disait « Tu es trop grosse ! », ou « Tu ne m'intéresses pas tant que ça ! », « J'ai une déviance sexuelle pour laquelle il faut